

« Nous ne sommes pas une prison pour enfants ! »

La vie quotidienne dans un établissement spécialisé dans l'exécution pour mineurs comporte de nombreuses facettes.

La Viktoria-Stiftung Richigen est l'un des rares établissements de Suisse à disposer d'unités fermées pour les jeunes délinquants de moins de 13 ans. Malgré une clientèle de plus en plus difficile, sa devise reste : protéger plutôt que de sanctionner. Reportage aux portes de Berne.

Patricia Michaud

La fondation Viktoria, située aux portes de Berne à Richigen, est l'une des rares institutions à disposer de groupes de vie fermés pour les mineurs de moins de 13 ans.

Photo : Peter Schulthess, 2025

Le mur est tapissé de maillots de foot, tous estampillés du logo de la même équipe. Leurs couleurs bigarrées attirent d'autant plus le regard qu'elles contrastent avec la sobriété du reste de la chambre : un lit, une table de chevet, un bureau et une armoire.

On le devine au premier coup d'œil, l'adolescent qui dort ici est fan de ballon rond.

« Nous avons contacté les responsables de son équipe favorite, qui ont accepté de nous faire parvenir des cartes à l'effigie de tous les joueurs, avec



leur autographe », relate Jürg Baumgartner. Chaque fois que le jeune homme a une « bonne journée », il reçoit l'une des cartes « pour l'encourager à poursuivre sur cette voie ».

Jürg Baumgartner est le responsable pédagogique des unités pour garçons de la Viktoria-Stiftung, une institution bernoise spécialisée dans l'exécution des mesures restreignant la liberté des mineurs et des jeunes adultes. Il est actuellement occupé à faire visiter le secteur fermé pour garçons de l'établissement niché au milieu des champs, près de Worb. Dans cette unité, ni téléphones portables ni tablettes numériques ne sont autorisés. Une pilule particulièrement difficile à avaler pour les pour les natifs du numérique. « Nous devons donc trouver d'autres moyens de les motiver, quitte à faire du cas par cas ».

Six semaines de confinement

Le résident de la chambre passe sa tête par l'encadrement de la porte. L'adolescent confirme avec une moue que cette detox numérique forcée est l'un des aspects les plus difficiles de son séjour en unité fermée, outre le fait de ne pas pouvoir aller

aux matchs de son équipe de football préférée, bien sûr. « Heureusement, nous les regardons parfois ici », précise-t-il en désignant la petite salle de cinéma installée en plein couloir de l'unité.

Ce même couloir semble soudain s'agiter. Plusieurs jeunes hommes en tenue de sport le traversent au pas de course. Chaque jour, les résidentes et résidents des deux unités fermées – l'une réservée aux jeunes femmes, l'autre aux jeunes hommes – se défont pendant une heure dans la salle de gym de la Viktoria-Stiftung. « Durant leurs six premières semaines ici, ils ne sont pas autorisés à sortir prendre l'air », explique René Schmid, responsable de l'unité semi-ouvert pour garçons. Ce moment d'activité physique quotidienne est donc indispensable à l'hygiène de vie des adolescentes et adolescents.

De 12 à 22 ans

Installée depuis le milieu des années 1980 dans les locaux d'un ancien foyer pour jeunes filles dans la commune de Richigen, à moins d'une demi-heure en transports publics du centre-ville de Berne, l'institution offre des structures complètes pour l'application de mesures restreignant la liberté des mineurs dans le cadre de l'exécution judiciaire et de l'exécution de mesures de protection de l'enfant. La fondation peut accueillir simultanément 18 jeunes hommes et 18 jeunes femmes, répartis en 3 types d'unités : ouvertes, semi-ouvertes et fermées. Les enfants et jeunes adultes, âgés de 12 à 22 ans, sont placés ici sous mesure de protection en milieu fermé, soit par une autorité judiciaire, soit par une autorité civile sur la base d'une décision susceptible de recours.

« En moyenne, nos résidentes et résidents ont entre 14 et 16 ans », précise André Wyssenbach, directeur de la Viktoria-Stiftung. « Il s'agit notamment d'adolescentes et d'adolescents qui ont commis des vols à répétition, des délits d'ordre sexuel ou des actes de violence. Nous accueillons également des jeunes qui sont exposés à différentes formes de violence ou de contrainte, notamment de la prostitution juvénile. » Etant l'un des rares établissements du pays à disposer d'unités fermées pour les mineurs de moins de 13 ans – et, plus rare encore, d'une unité fermée pour les filles –, il draine une clientèle provenant des quatre coins de la Suisse alémanique.

Apprentissages in situ

La plupart des jeunes commencent leur séjour dans l'institution par un passage de trois mois dans l'unité fermée. Celle-ci se distingue des autres par des barreaux aux fenêtres, des chambres fermées de l'extérieur durant la nuit et des couloirs grillagés pour accéder aux espaces communs de l'institution. Au-delà des six premières semaines d'isolement,

« Ici, ni les téléphones portables ni les tablettes ne sont autorisés. Autant dire que ce n'est pas une partie de plaisir pour ceux qui sont nés à l'ère du numérique. »



durant lesquelles la majeure partie du temps est passée entre l'unité résidentielle et l'atelier créatif, « une première ouverture est introduite », souligne André Wyssenbach. Elle prend la forme de sorties accompagnées, voire de visites à des proches.

Cette ouverture se poursuit progressivement dans les unités semi-ouvertes, puis ouvertes de l'institution. Ultra-structurées, les journées des résidentes et résidents sont alors divisées en cours scolaires, travaux pratiques, activités créatives, thérapies et plages de loisirs libres. La grande majorité de ces activités sont effectuées sur place, car la Viktoria-Stiftung dispose d'infrastructures scolaires, sportives – dont une piscine extérieure – et de formation. Des apprentissages et des stages dans divers domaines tels que la peinture, la cuisine, le service technique ou le jardinage sont ainsi proposés directement sur place. « En moyenne, les jeunes passent une année en milieu semi-ouvert et jusqu'à deux ans en milieu ouvert », précise André Wyssenbach.

Chaque victoire compte

L'ambiance qui règne dans l'unité semi-ouverte pour filles rappelle celle de n'importe quel foyer pour adolescentes. Pelotonnée dans une couverture, une jeune femme malade regarde la télévision depuis le canapé de la salle de séjour commun. Derrière elle, une grande table permet d'accueillir, lors des repas, les six résidentes de l'unité, ainsi que les deux responsables de groupe. Une autre adolescente, vêtue d'un pull noir à capuche orné d'une tête de mort, traverse le corridor menant aux chambres individuelles. Elle passe devant une affichette colorée

sur laquelle est écrit : « Je suis fière de mes progrès, aussi petits soient-ils ».

« Nous apportons un soin particulier à l'aménagement des locaux, afin de bien montrer qu'il s'agit d'un lieu de vie, d'un lieu d'espoir », commente André Wyssenbach. Le directeur de la Viktoria-Stiftung rappelle que l'internement des jeunes dans son établissement n'ont pas de visée punitive. « Il s'agit de mesures de protection, que ce soit d'autrui ou des jeunes eux-mêmes ». Il poursuit sur un ton sans appel : « Nous ne sommes pas une prison pour enfants ! Les résidentes et résidents ne vivent pas dans des cellules mais dans des chambres. » Comme tous les enfants, ils reçoivent des cadeaux pour leur anniversaire. Ils ont par ailleurs le droit de choisir ce jour-là quel menu sera préparé par l'équipe de cuisine de l'institution. « Quand on travaille ici, mieux vaut aimer les frites et les nuggets de poulet », plaisante André Wyssenbach.

Un cumul de problématiques

Dans le même état d'esprit, la Viktoria-Stiftung Richigen renonce au personnel de sécurité. « Cela donnerait un mauvais signal », explique celui qui a rejoint l'institution il y a 20 ans déjà en tant que travailleur social. « Tous nos collaborateurs et collaboratrices sont formés afin d'être en mesure de maîtriser physiquement une résidente ou un résident au besoin ». Le recours à cette mesure – ainsi qu'au bouton d'alerte générale dont sont équipés les téléphones des employées et employés – s'avère ponctuellement nécessaire. « Lorsque des jeunes qui souffrent pour la plupart de dysfonctionnements

Le quotidien à la fondation Viktoria est organisé de façon rigoureuse et s'articule autour des cours, des activités manuelles et créatives, des séances de thérapie ainsi que des moments de loisirs.

Photo : Peter Schulthess, 2025



sociaux et d'addictions vivent sous le même toit, cela crée forcément des conflits ».

Ce qu'observe également le responsable de l'établissement, c'est une recrudescence de cas difficiles parmi la clientèle. « Le type d'actes ou de délits commis ne s'est pas en soi aggravé. Ce qui a changé, c'est que de nombreux jeunes cumulent les problématiques ». Dans ce contexte, trouver le bon équilibre entre les mesures à caractère répressif (du type placement en chambre d'isolement ou retour en unité fermée) et, à l'inverse, une politique de tolérance, est un véritable exercice d'équilibriste. « Nous souhaiterions cesser de sanctionner la consommation de drogues et uniquement punir leur possession. Cela nous permettrait d'améliorer la prise en charge thérapeutique des jeunes concernés ».

Reste à savoir s'il est réaliste de continuer à cultiver cette approche non punitive, voire de la développer davantage, alors que de nombreuses voix s'élèvent dans la société pour prôner une approche à risque zéro et une tolérance zéro ? « En effet, c'est un défi », admet le responsable pédagogique des groupes de garçons, Jürg Baumgartner. « Ici, nous y croyons ! Mais pour que cela fonctionne, il ne faut pas avoir seulement les jeunes à bord, mais aussi leur famille ».

Et c'est là que le bât blesse. « André Wyssenbach et moi travaillons tous deux ici depuis longtemps. Il n'est pas rare que nous reconnaissons d'anciens résidents et résidentes parmi les parents des jeunes ». Un cercle vicieux dont il est très difficile de s'extirper dans une société contemporaine, qui « valorise de plus en plus les diplômes et les parcours de vie linéaires ».

Les défis du recrutement

Une enfance linéaire !, la jeune femme qui nous montre présentement sa chambre dans l'unité ouverte n'en a pas eu de telle. Voilà plus de trois ans qu'elle vit ici, à Richigen. Privilège d'ancienne : son royaume – décoré avec soin de posters et babioles diverses – est beaucoup plus grand que celui de ses voisines de palier. « En 2026, nous commencerons d'importants travaux de rénovation, qui visent notamment à optimiser l'aménagement des unités fermées. Nous en profiterons pour uniformiser la taille des chambres », glisse André Wyssenbach en adressant un clin d'œil à l'adolescente. Cette dernière fait mine d'être choquée.

Visiblement, la plaisanterie n'est pas interdite à la Viktoria-Stiftung. « Soyons honnête : ce ne sont pas des conditions faciles, ni pour les jeunes, ni pour le personnel. Autant en rire un peu », commente le directeur. A propos de personnel : sa gestion pose-t-elle des défis spécifiques ? André Wyssenbach redevient sérieux. « Recruter de nouvelles collaboratrices



et collaborateurs est compliqué ». Au fait d'évoluer dans un contexte de détention, viennent également s'ajouter les horaires de nuit, d'autant plus que la clientèle est majoritairement composée de mineurs souffrant de multiples troubles psychosociaux.

René Schmid, le responsable de l'unité semi-ouverte pour garçons, acquiesce. « Il faut pouvoir tenir le coup émotionnellement, surtout dans le cas de délits graves ou lorsque les jeunes ont des pensées suicidaires ». Après un instant de réflexion, il poursuit : « Au vu des attentes de la nouvelle génération par rapport au monde professionnel, je pense qu'il sera de plus en plus difficile de trouver des personnes prêtes à travailler dans ces conditions ».

La fondation Viktoria accorde une grande importance à l'aménagement intérieur, qui doit refléter le fait qu'il s'agit d'un lieu plein de vie qui fait renaître l'espoir.

Photo : Peter Schulthess, 2025